la plupart ou catholiques à gros grains, à part de rares exceptions, — deviennent de plus en plus nombreux dans nos parages. Le bon Maître pourvoira, sans doute, aux besoins de son troupeau, en lui envoyant des pasteurs selon son Cœur. Le Vicariat a reçu, en 1921, trois nouveaux Pères. C'est bien beau, certes ; mais les vides ne sont pas encore tous remplis...

La Mission Saint-Joseph (pour ne parler que de celle-ci), autrefois si nombreuse, se trouve réduite, à la fin de cette année, à sept membres seulement : les Pères Louis Dupire et Alphonse Duport, et les Frères James O'Connell, Gérard Kraut, Derrien Kérautret, Albini Plante et Henri Latreille.

Depuis longtemps, la Mission Saint-Joseph fournit à ses voisines du travail, du secours et du personnel. Ses derniers sacrifices ont été le départ du R. P. Pierre Falaize, pour la Mission des Esquimaux, et celui du brave Frère Guillaume Beckschœffer, pour la Mission de la Providence. La Mission Saint-Joseph a généreusement consenti à tous ces sacrifices, quoique toujours au détriment de son développement.

Nous sommes heureux de constater, cependant, que la vie spirituelle n'a pas eu, chez nous, de déclin. La vie de communauté, sans être très régulière à cause de nos multiples travaux, est du moins très édifiante.

D'autre part, la vie chrétienne, parmi nos bons fidèles, est de plus en plus fervente ; et nous sommes heureux de voir que tous ceux qui nous honorent de leurs visites, se retirent édifiés de la fidélité et de la piété de nos ouailles.

C'est le Sacré-Cœur de Jésus qui opère, au milieu de nous, ce bien que nous constatons avec joie. Car, disons-le, son culte est en honneur chez nous : les premiers vendredis du mois, la fête du Sacré-Cœur, ainsi que les principales fêtes de l'année, sont sanctifiés par des communions nombreuses, sinon générales. Dans les familles, l'intronisation du Sacré-Cœur, qui, petit à petit, va de l'avant, fait aussi beaucoup de bien ; et c'est vers cette dévotion que se portent nos espérances pour l'avenir...

Alphonse Duport, *O. M. I.*

ses souffrances et sa vie au Sacré-Cœur, pour l'avènement de son Règne dans ce pays.

Je m'étais proposé de rentrer à la Mission, ce jour-là même, car je craignais que mon cher Père Dupire ne se fatiguât trop, le lendemain dimanche. La grosse journée de la veille et la perspective d'une nouvelle promenade de 30 kilomètres sur les bords du lac me déconcertèrent. Je restai donc au milieu de cette bonne population, le samedi ; et je profitai de l'occasion du mois de Marie pour réunir tout le monde dans la soirée, leur parler de la Bonne Mère et redresser quelques abus — survenus depuis mon dernier passage, il y a un mois.

Après l'instruction et le chapelet, tous (à une exception près) s'approchèrent du sacrement de Pénitence. Et, le lendemain dimanche, à la grand'Messe, je distribuai 22 communions...

A midi, je reprenais mon chemin par la grève, — faisant le même trajet, mais avec moins de fatigue...

Puis, le lundi, je repartais encore de la Mission, pour aller voir nos Frères, qui travaillaient à notre scierie, afin d'organiser l'ouvrage. Nous trouvant à court de main-d'œuvre, je pris la place de ceux qui manquaient, et je charriai des planches jusqu'au soir.

Le 30, après avoir dit la sainte Messe, je rentrai à la Mission. Et, à midi, je revenais au moulin, avec deux nouveaux engagés.

Et c'est ainsi que je pourrais continuer d'un jour à l'autre, du 1er janvier au 31 décembre. Jugez, par là, si j'ai le temps d'écrire des vers...

§ III. — **Années 1921-1922.**

Le bien s'est opéré, à n'en pas douter, à la Mission Saint-Joseph, en cette double année 1921-1922, soit au milieu de nous, soit auprès de nos braves chrétiens.

Mais le temps vient, pour ces derniers, où il sera plus difficile de les maintenir et de les faire progresser dans la voie du bien. Des étrangers en grand nombre, trappeurs, mineurs, voyageurs et commis, — protestants pour

IV. — Mission Saint-Joseph, Fort Résolution, N. W. T. [1].

Vous désirez avoir des nouvelles de nos Missions du Mackenzie. Certes, ce n'est pas la bonne volonté qui manque ; mais que dire de nouveau, pour intéresser et faire un peu de bien ? Tout a été dit, bien des fois ; ici, pas plus qu'ailleurs, *nihil novi sub sole.*

Voici, au hasard, quelques notes prises dans le *Codex historicus* de la Mission Saint-Joseph, Grand-Lac-des-Esclaves, Territoire du Nord-Ouest.

§ I. — 26 Décembre 1921.

Voulez-vous que je vous raconte ma dernière visite aux malades de la Grande-Rivière-au-Bœuf ?...

Le lendemain de la grande fête de Noël, dans l'après-midi, on vient nous dire que Paul Edjeregon (*Le Bœuf maigre*) se meurt, à la Grande-Rivière-au-Bœuf, et qu'il demande le Père avec instance.

La Grande-Rivière-au-Bœuf se trouve, au moins, à 60 milles de la Mission Saint-Joseph. « Sans doute », me disais-je, « que le bon Père Bousso, de la Mission Sainte-Anne (Rivière-au-Foin), qui ne se trouve qu'à 25 milles de la demeure du patient, ira lui porter secours. Mais si, par hasard, le cher Père lui-même se trouvait malade ou absent ? »

J'aurais bien voulu, en ce moment, lui communiquer mes idées, d'autant plus que le bon Père Dupire, mon compagnon, se trouvait au lit, par suite d'une grande faiblesse, occasionnée par un surcroît de travail, durant ces derniers jours. A son âge (70 ans, dont 40 dans nos Missions), et fatigué comme il l'est, c'est un peu risqué de le laisser tout seul.

— « On est venu nous chercher, pour aller administrer

(1) Extraits de lettres adressées par le R. P. Alphonse Duport, Supérieur de cette Mission — au R. P. Servule Dozois, Assistant-Général. Voir *Missions*, Vol. LV, N° 213 (Juin 1921), page 128.

un malade, à 60 milles d'ici », lui dis-je : « je serai absent au moins trois jours... Qu'en pensez-vous ? »

— « Allez, quand même », me dit-il.

Les préparatifs sont vite faits. Et, quelques instants après, j'étais sur le grand lac, carriole à toute vitesse, à travers crevasses et bordillons...

Toute la nuit, par un vent glacial, nous allons à la course ; mes compagnons sont pressés et moi pas moins qu'eux.

Vers les quatre heures du matin, nous arrivions à la Pointe-au-Soufre, quand, tout à coup, la tempête s'élève : la neige, soulevée en tourbillon, nous arrive, on ne sait comment, des quatre points cardinaux à la fois.

Mes compagnons, enveloppés par la *poudrerie* et juste au beau milieu des bordillons, ne s'émeuvent pas le moins du monde. On ne peut qu'admirer ces rois du désert — qui vont droit leur chemin, la pipe au bec, en pleine tourmente, comme si de rien n'était.

Cependant, la tempête devenant plus violente et la neige nous bouchant les yeux, force nous fut d'atterrir ; et ce ne fut que vers les sept heures que nous reprîmes notre marche.

Enfin, à onze heures un quart, nous arrivâmes à la Grande-Rivière-au-Bœuf... En arrivant, je trouvais mon malade pas trop mal et j'apprenais, en même temps, que le brave Père Bousso venait de repartir pour sa Rivière-au-Foin, après avoir passé la nuit auprès de lui et lui avoir donné les derniers sacrements.

Je n'eus qu'un regret, mais bien vif : celui d'avoir manqué la rencontre de ce bon Père. Je me serais presque décidé à aller camper chez lui, mais la pensée d'avoir laissé notre cher Père Dupire malade, au lit, me fit prendre la résolution de retourner aussitôt. Après avoir célébré le saint Sacrifice, je repartis donc immédiatement...

J'étais de retour, le lendemain 28 décembre, sur le soir, après une course de 120 milles (ou 200 kilomètres). C'était le second voyage « blanc » que je faisais de ma vie. Mais, en rentrant, du moins fus-je très heureux de trouver notre bon P. Dupire hors de danger...

§ II. — 31 Mai 1922.

L'envie vous prendrait-il encore de faire une visite à nos malades ? *Jam hiems transiit* : ce n'est plus l'hiver, mais le printemps dans la splendeur du beau mois de mai. Et, précisément, voici un jeune homme qui vient, en toute hâte, chercher le Père :

— « Ma vieille tante est bien malade, à la petite Rivière-au-Bœuf, et voudrait bien voir le Père, avant de mourir. »

Comptant pouvoir, aisément, parcourir les quinze milles qui nous séparent et arriver, de bonne heure, le soir, auprès de la malade, nous partîmes aussitôt, Isidore et moi, en petit canot, longeant les bords dégelés du grand lac.

Mais à peine avions-nous fait un mille de chemin, que la glace du lac, refoulée vers la terre par le vent, nous barrait le passage. Que faire ?

En vain, pendant une heure, essayons-nous de nous ouvrir un passage à travers les glaçons. Peine perdue. Il ne nous restait qu'à haler notre petite embarcation à terre, prendre notre bagage (chapelle, couvertures et provisions) sur le dos et suivre les bords sinueux de la grève.

Par cette voie, le chemin à parcourir n'était pas de moins de 20 milles, soit 30 kilomètres. C'est ce que nous fîmes, pourtant, sous une pluie fine et glacée, — marchant tantôt sur les bois de grève (fort glissants), tantôt dans la boue, tantôt dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Au début, je comptais mes chutes sur les bois de grève ; mais, à la fin, je ne pensais plus qu'à me ramasser, satisfait de n'avoir rien brisé, — j'aurais pu, en effet, me casser la tête ou les fondements, bien des fois. Puis, je remettais mon sac sur mes épaules, et je jetais un regard en avant, pour voir, à travers la brume, si la petite montagne de la Rivière-au-Bœuf ne paraissait pas encore.

De 1 heure à 10 heures du soir, je marchai ainsi, m'arrêtant, souvent, pour reprendre haleine. Je me rappelai,

alors, ce petit trait de la vie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus :

Ayant reçu ordre de son infirmière de faire, chaque jour, une petite promenade, cette sainte petite Sœur faisait des efforts inouïs pour obéir à la consigne.

— « Mais, ne voyez-vous pas », lui dit-on, « que vous vous fatiguez inutilement ? »

— « Je le sais bien », répondit-elle, « mais, en ce moment, je marche pour un missionnaire qui n'en peut plus. »

Voilà un rôle bien beau pour une petite Sœur, et qui ne laisse pas de donner du courage...

Quand j'arrivai, enfin, à la petite Rivière-au-Bœuf, j'étais rendu, exténué de fatigue, transi de froid, tiraillé par la faim et trempé jusqu'aux os.

Ma première visite fut, néanmoins, pour ma pauvre vieille — qui me serra les mains, avec grande effusion, tant elle était heureuse de voir le Père. Comme elle n'était pas en danger immédiat, je remis au lendemain l'Extrême-Onction ; et j'allai à mon logement, où m'attendait un brave vieux métis, du nom de William Mandeville. Je fis, ai-je besoin de le dire, grand honneur à la table de mes hôtes.

Le lendemain 27 (un samedi), toute la population — environ 30 personnes — se trouvait présente à la sainte Messe. Notre malade, dont la loge n'était qu'à deux pas, s'était fait transporter dans la maison, pour entendre la sainte Messe et recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction.

Quand tout fut fini, la pauvre malade était toute radieuse de bonheur.

— « Maintenant », dit-elle, « que j'ai reçu tout ce que je désirais, que le Bon Dieu fasse de moi ce qu'Il voudra. Je n'aime plus rien sur la terre... Vive le ciel !... »

Elle et son vieux, tout en larmes, me prièrent de faire chez eux l'Intronisation du Sacré-Cœur. Ce que je fis avec empressement, à la grande consolation de ces deux excellents chrétiens.

J'ai appris, depuis, que la bonne vieille est morte, dans de grands sentiments de foi et de contentement, offrant